

## **Eloges funèbres des membres décédés en 2003-2004**



### **Eloge du Général Jean Simon par Monsieur Pierre Messmer et prononcé par Monsieur Alain Larcen le 3 octobre 2003**

Il est plus facile d'évoquer la mémoire d'un héros mort que d'en parler de son vivant. En 1935, à l'âge de 23 ans, Jean Simon sort de Saint-Cyr dans l'infanterie coloniale, rebaptisée aujourd'hui infanterie de marine. Affecté en Mauritanie, il commande la subdivision de Tichitt où il prend le goût du désert. Entré en France en 1939, il est désigné en janvier 1940 pour un stage d'observateur en avion, à Tours : c'est là que je fais sa connaissance.

Dès juin 1940, nous décidons, d'un commun accord, de rejoindre le général de Gaulle. A Marseille, nous embarquons clandestinement à bord du Capo Olmo, cargo italien arraisonné par la marine nationale. Ce bateau de 8500 tonnes est chargé d'avions américains en caisses, de cuivre et de blé. C'est Jean Simon avec le commandant Vuillemin plus tard condamné à mort par Vichy qui s'empare du navire sans effusion de sang, le détourne en mer vers Gibraltar d'où nous sommes dirigés sur Liverpool. Ce «coup» d'une audace incroyable et dont on ne connaît pas d'autre exemple pendant la Seconde Guerre mondiale, est aussi une opération fructueuse, puisque la vente de sa cargaison permettra de payer pendant trois mois les militaires de la France libre. Affecté sur sa demande à la Légion étrangère, il participe dès lors à la longue et glorieuse épopée de la 13<sup>ème</sup> demi-brigade de Légion étrangère. Après l'échec de Dakar, il fait campagne au Gabon jusqu'à la prise de Libreville. Dès le début de 1941, il est en Erythrée où il commande une section de mitrailleuses pendant les batailles de Karen et de Massawa. Il reçoit ses deux premières citations à l'ordre de l'Armée et le général de Gaulle lui remet la croix de la Libération à Quastina, en Palestine.

Quelques semaines plus tard, il sera grièvement blessé durant la cruelle campagne de Syrie. A l'entrée de Damas, il reçoit une balle en pleine tête qui aurait pu être mortelle ; heureusement, elle ne touche pas le cerveau mais il perd un œil et une oreille interne. Au sortir de l'hôpital, beaucoup auraient accepté une convalescence suivie d'une affectation dans un état-major. Moins de trois mois après sa blessure, Jean Simon rejoint son régiment où il a été promu capitaine et commande la compagnie lourde antichars d'un bataillon.

A partir de janvier 1942, il prend une part active à la campagne de Libye, sous les ordres du général Koenig, à Bir-Hakeim puis à El-Alamein. Il est à nouveau cité deux fois à l'ordre de l'Armée et reçoit la Military cross anglaise. Il est présent dans la campagne de Tunisie en 1943 et, au début de 1944, dans la campagne d'Italie : Garigliano, Pontecorvo, Rome, Radicofani.

Promu chef de bataillon, il a la joie, en août 1944, de débarquer en Provence, à Cavalaire, participe aux opérations qui amènent la prise de Lyon et à la bataille pour Belfort. Il est à nouveau blessé en Alsace, à Massevaux.

Après la guerre, ayant été neuf fois cité dont sept fois à l'ordre de l'Armée, il est affecté au cabinet du général de Gaulle où il est chargé de suivre les questions concernant ses camarades, anciens de la France libre.

Mais il ne restera pas longtemps dans un bureau. Jeune marié et promu lieutenant-colonel, il part vers l'Indochine où il reçoit le commandement du 3<sup>ème</sup> régiment étranger d'infanterie stationné à Caobang, dans une région montagneuse à la frontière de la Chine, où le Vietminh est fortement implanté. Il s'illustre dans de durs combats sur la tristement célèbre route coloniale n° 4. Pour la troisième fois, il est blessé.

De retour en France en 1950, il restera jusqu'en 1960 à l'écart des combats, expédition de Suez exceptée : Ecole de guerre, chef du 3<sup>ème</sup> bureau à l'état-major de l'armée, attaché militaire à Londres. Promu général de brigade, il est affecté en Algérie comme commandant de la 27<sup>ème</sup> division alpine et de la zone est-algéroise, c'est-à-dire de la Grande Kabylie. Après le putsch pendant lequel sa loyauté reste inébranlable, il commande la 29<sup>ème</sup> division d'infanterie et la zone Centre-Oranais. Le général de Gaulle le choisit comme conseiller militaire de la délégation française, pendant les discussions qui aboutiront aux accords d'Evian.

Jusqu'à son départ du service actif, le 1<sup>er</sup> mai 1973, il recevra de prestigieuses affectations qu'il exerce simplement, sans vaine gloriole : commandant de l'Ecole spéciale militaire de Coëtquidan, commandant le

1<sup>er</sup> corps d'armée à Nancy, gouverneur militaire de Lyon où il fait face aux manifestations de mai 1968, et enfin, inspecteur général de l'armée de terre. En 1973, il est placé par le président Pompidou et moi qui suis alors premier ministre, à la tête du secrétariat général de la Défense nationale où il restera jusqu'en 1977. Membre du conseil de l'ordre de la Libération depuis 1969, il sera élu, par ses pairs, chancelier de l'ordre en septembre 1978 et réélu sans interruption jusqu'à son départ, sur sa demande, en 2002. Le président de la République lui remet alors la médaille militaire, rare et suprême distinction pour un officier général. Dans l'armée, il était le seul à la porter.

Ce guerrier a fait la guerre au service de la France et sans haine, parce qu'il respectait les hommes, même ses ennemis. Ni en Indochine, ni en Algérie, il n'a été soupçonné de ces excès qui ont déshonoré leurs auteurs. Son autorité était fondée sur l'exemple qu'il donnait plus que sur la contrainte. Lorsqu'il accordait son amitié, c'était pour toujours. Les Français libres dont il avait longtemps présidé l'association le savent bien et s'en souviennent avec fierté, émotion et tristesse. «J'avais un camarade, un pareil, tu n'auras jamais».



### **Eloge de Monsieur le Professeur Bruno Condé par Monsieur Michel Hachet**

Nous avons déploré, le 11 février 2004, le décès de Monsieur le Professeur Bruno Condé, associé correspondant de notre compagnie depuis le 18 février 1972, zoologiste associant l'ancienne tradition de l'étude de la systématique, science dans laquelle il possédait une compétence d'une étendue exceptionnelle en notre temps, à une très actuelle inlassable curiosité pour la recherche d'une biologie dynamique.

Nancy le vit naître le 5 mars 1920. Il était le fils de Géo Condé, artiste ajoutant à ses talents de peintre et de céramiste, ceux de marionnettiste, et il passa toute sa vie dans notre ville. Après ses humanités qu'il fit au Collège Saint Sigisbert, il répondit à une impérieuse vocation de naturaliste franchissant en studieux étudiant les portes de la Faculté des Sciences où il devait parcourir, durant sa vie, une laborieuse et féconde carrière. Après avoir exercé les fonctions de préparateur de botanique, il fut assistant de zoologie à la Faculté, puis chef de travaux. En 1945, incité à cette recherche par son maître Paul Rémy, il publia une importante étude consacrée à la faune des très petits arthropodes terrestres, humicoles ou cavernicoles, ces discrets habitants des obscures

fissures du sol ou des espaces forestiers couverts de feuilles que nous côtoyons ou piétons quotidiennement sans soupçonner leur abondance et leur diversité. C'est un univers passionnant à explorer et, cette recherche fut le thème de sa thèse de doctorat soutenue en 1952.

Au cours de nombreux voyages tant en diverses provinces de France qu'en d'autres continents, il s'intéressa à la faune marine des récifs coralliens et contribua très efficacement à la création de l'Aquarium Tropical de Nancy, pour lequel lui fut attribué, le 16 janvier 1977, le Grand Prix de l'Académie de Stanislas. La présentation de cet aquarium fut le sujet de la communication qu'il donna à l'Académie le 7 novembre 1984.

L'herpétologie, étude des amphibiens et des reptiles, lui donna l'occasion de mettre à la portée du public la connaissance d'une faune régionale insuffisamment connue.

Mais c'est au chat forestier, celui que le public appelle «sauvage», un petit félin indigène cousin de notre chat domestique, qui provient probablement d'Afrique, que le Professeur Condé consacra de patientes études, tant sur son comportement, sa psychologie que sur son régime alimentaire par l'examen systématique des contenus gastriques des animaux victimes des accidents de la route qu'il pouvait autopsier. Il en accueillit à maintes reprises dans sa propre habitation. C'est à ce chat forestier qu'il consacra la communication qu'il fit le 12 juin 1977 à l'Académie. Correspondant de nombreuses sociétés savantes tant françaises qu'étrangères, il publia de très nombreux articles dont l'énumération sortirait du cadre de ce très bref éloge. L'étendue de ses connaissances en zoologie systématique était considérable et j'ai pu personnellement, à plusieurs reprises, bénéficier de son aide pour identifier des représentants peu connus de la faune sauvage de Lorraine. Rappelons que ses mérites furent honorés par l'attribution de diverses distinctions : il était Officier de l'Ordre du Mérite et Commandeur de celui des Palmes Académiques.

A ses obsèques, célébrées le 14 février 2004, assistèrent de nombreux Confrères qui purent exprimer, à la famille du professeur Condé, la sympathie de l'Académie.